



DOCUMENT DE RECHERCHE

EPEE

CENTRE D'ETUDE DES POLITIQUES ECONOMIQUES DE L'UNIVERSITÉ D'EVRY

**Qu'a-t-on appris sur le lien salaire-emploi ?
De l'équilibre de sous emploi au chômage d'équilibre :
la recherche des fondements microéconomiques de la rigidité des salaires**

Thierry LAURENT & Hélène ZAJDELA

01 – 21

Qu'a-t-on appris sur le lien salaire-emploi ?

De l'équilibre de sous emploi au chômage d'équilibre : la recherche des fondements microéconomiques de la rigidité des salaires

Thierry Laurent et Hélène Zajdela * †

« Il eût été préférable que les effets des variations des salaires nominaux puissent être examinés plus tôt, car la théorie classique a été habituée à expliquer l'aptitude supposée du système économique à s'ajuster de lui-même par une prétendue fluidité des salaires nominaux et, quand ceux-ci sont rigides, à rendre cette rigidité responsable du non ajustement » (J.M. Keynes, Théorie Générale, Chapitre 19 p.261)

Introduction

Malgré la volonté de Keynes de faire perdre aux économistes cette « mauvaise habitude classique », la lecture de la Théorie Générale en termes de rigidités salariales fut la première démarche « keynésienne », celle de Hicks qui en 1937 écrit l'article fondateur de la synthèse à la base du keynésianisme. Dans ce qui deviendra IS-LM, puis dans le modèle Offre/ Demande agrégées, le cadre d'analyse est néowalrasien; il n'est pas surprenant que dans ce type d'approche, seules des rigidités nominales de salaire puissent engendrer du chômage.

Pour le courant qu'on a coutume de qualifier de « post-keynésien », celui qui a toujours refusé de participer à quelle que synthèse que ce soit, ce point est l'un des éléments les plus frappants de la faible place laissée à Keynes par une synthèse qui restait principalement walrasienne. Il souligne à juste titre que Keynes supposait dans la *Théorie Générale* que le salaire nominal était constant « à seule fin de faciliter l'exposé » tout en ajoutant que « le salaire nominal et les autres coûts des facteurs soient ou non sujets à variation, cela ne change rien à la substance du raisonnement » (1936 p.51).

Peut-être Keynes n'aurait-il pas dû tenter de « faciliter l'exposé » en supposant le salaire nominal constant dans l'essentiel de la Théorie Générale, pour ne consacrer que le Chapitre 19 (intitulé « variation des salaires nominaux ») à nous convaincre, comme il l'avait annoncé au Chapitre 3, que le chômage n'était pas dû à cette hypothèse de rigidité des salaires nominaux et que leur redonner de la flexibilité ne pouvait en aucun cas susciter les forces nécessaires pour rétablir le plein emploi. Reste que le lien existant entre le salaire¹ et l'emploi est

* EPEE, Université d'Evry-Val d'Essonne. Département d'économie, 4 bd François Mitterrand, 91025 Evry cedex. laurent@eco.univ-evry.fr et zajdela@eco.univ-evry.fr

† Version provisoire. Ne pas citer.

¹Et ceci est aussi vrai pour le salaire réel que pour le salaire nominal.

certainement parmi les éléments les moins clairs de la Théorie Générale et ceci a autorisé la macroéconomie keynésienne à se caractériser par cette hypothèse de rigidité des salaires.²

Jusqu'à la «révolution» des nouveaux classiques, le consensus reposait sur l'idée que l'économie était plutôt keynésienne à court terme et classique à long terme. A long terme, il est possible que les prix s'ajustent pour permettre à l'économie de converger vers l'équilibre de plein emploi, mais alors on sort de l'analyse macroéconomique keynésienne dont l'objet est d'étudier les déséquilibres et de leur trouver des remèdes. A court terme en revanche, les prix sont peu flexibles, les ajustements se font par les quantités, ce qui explique la présence d'un chômage keynésien dans le sens où il peut être réduit par des politiques économiques. Le désaccord portait alors essentiellement sur le type de politique efficace.

Les années soixante-dix ont été marquées par des attaques répétées à l'encontre du modèle de la synthèse. Cette période de remise en cause a d'abord été caractérisée par la victoire apparente de la Nouvelle Economie Classique, persuadée d'avoir obtenu «la mort de l'économie keynésienne»³. Pourtant, la fin des années quatre-vingt a annoncé le renouveau de l'analyse keynésienne⁴, qui semblait remise des coups portés par les nouveaux classiques. En fait, cette querelle des années soixante-dix s'est achevée paradoxalement par un nouveau consensus, qui, contrairement au précédent, n'était plus théorique mais méthodologique : la macroéconomie se devait de reposer sur les fondements microéconomiques de la théorie des choix.

L'objet de cet article est de montrer dans quelle mesure le programme de recherche des fondements microéconomiques de la rigidité des salaires, en lui faisant faire un détour inutile, a conduit l'économie keynésienne dans une impasse.

Mort et résurrection de l'économie keynésienne : la recherche des fondements microéconomiques

Le consensus, la «macroéconomie à l'ancienne», ou la «synthèse néoclassique», est parti d'IS-LM, pour arriver à Friedman⁵, en passant notamment par Modigliani (1944), Klein (1947), Hansen (1953), Samuelson (1948) et Patinkin (1956)⁶. La synthèse fut d'emblée peu keynésienne, et de moins en moins au cours de son développement; pourtant le consensus reposait sur l'idée qu'il fallait faire une place à Keynes, les divergences ne portant que sur

² Cette phrase de Blinder (1988b p.279) est à cet égard éloquente : «*Les modèles keynésiens en général soit supposent soit essaient de justifier des rigidités nominales*».

³ C'est le titre que Lucas a choisi pour son ouvrage de 1980.

⁴ «*Blinder a parlé de 'Keynes après Lucas' (1986), de 'décadence et grandeur de l'économie keynésienne' (1988a) et plus récemment, a prétendu 'qu'une restauration keynésienne est en marche'. Howitt (1986) a commenté le 'retour des keynésiens', Mankiw (1992) affirme que l'économie keynésienne s'est 'réincarnée' et Thirlwall (1993) pense que nous sommes les témoins d'une 'renaissance keynésienne'*». (Snowdon et alii 1994 p. 311).

⁵ Inclure ou non le monétarisme de Friedman dans la synthèse fait toujours l'objet de controverses. Les partisans s'appuient sur le fait que Friedman acceptait l'idée que l'économie était plutôt keynésienne à court terme et classique à long terme. Les opposants insistent sur la continuité entre Friedman et les nouveaux classiques au travers de l'importance que les deux courants accordent au rôle des anticipations; s'il y a effectivement continuité, cela signifie que la rupture s'effectue avec Friedman et non avec Lucas. Un consensus peut être trouvé dans la division mise en avant par Leijonhufvud (1983) notamment, entre un monétarisme de type I et un monétarisme de type II, la frontière se situant bien sûr au moment de la remise en cause de la courbe de Phillips.

⁶ Pour une histoire détaillée de la synthèse, voir d'Autume (1996).

son importance. Si les débats étaient vifs, les écarts entre keynésiens et monétaristes à la fin des années soixante étaient sûrement plus faibles, que ceux qui existent aujourd'hui entre Friedman et les partisans des cycles réels. Comme le souligne Fischer (1993 entretien reproduit in Snowdon et alii p.42) : « *Vous pouvez lire les analyses de Friedman et de Tobin sur les mécanismes de transmission monétaire sans être en mesure de deviner qui a écrit quoi* ». Alors que Keynes refusait l'approche en termes d'équilibre partiel de Marshall-Pigou, refusait même de parler de « marché du travail », cette approche concentre son attention sur le marché du travail et la lenteur d'ajustement des salaires pour expliquer la tendance de l'économie à s'écarter du plein emploi.

Le consensus régnant sur la macroéconomie a éclaté *a priori* pour des raisons théoriques, empiriques et politiques et l'on a pu croire dans un premier temps qu'avec le concept d'anticipations rationnelles, les nouveaux classiques avaient sonné le glas de l'économie keynésienne. Mais il nous semble que d'autres considérations, comme notamment la volonté d'unifier la discipline, ont été plutôt à l'origine d'un nouveau consensus, méthodologique cette fois, reposant sur la recherche des fondements microéconomiques.

Anticipations rationnelles et Nouvelle Economie Classique : mort de l'économie keynésienne?

La remise en cause empirique et théorique de la courbe de Phillips a été le point de départ de la fin du consensus. Au niveau empirique, la coexistence d'un fort taux de chômage et d'inflation durant les années soixante-dix a évidemment fortement ébranlé l'idée qu'un faible niveau de chômage pouvait se maintenir à condition de tolérer un peu d'inflation. Mais la première critique théorique apparaît un peu plus tôt et paradoxalement au moment où la synthèse semblait au mieux de sa forme : les travaux simultanés⁷ de Friedman (1968) et Phelps (1967), en mettant l'accent sur le rôle des anticipations inflationnistes dans la détermination des salaires nominaux, ont avec le concept de « taux de chômage naturel »⁸ supprimé l'idée d'un arbitrage à long terme entre chômage et inflation. Avec la stagflation, les événements donneront raison ensuite à cette intuition.

Par une ironie de l'histoire, la synthèse, qui était fondée sur une lecture déterministe de Keynes - ne laissant que peu de place aux anticipations pourtant fondamentales aux yeux de l'auteur de la *Théorie Générale* - va se voir remise en cause par des travaux mettant justement en avant le rôle moteur des anticipations. En outre, ces travaux ont incontestablement ouvert la voie à l'attaque, plus violente, de la nouvelle économie classique, axée notamment sur le concept d'anticipations rationnelles.

La nouvelle macroéconomie classique (initiée par les travaux de Lucas 1972-1973) a, dans un premier temps, reproché à la synthèse de supposer que les agents maintenaient systématiquement des anticipations erronées. Trouvant cette hypothèse contradictoire avec l'hypothèse de rationalité des choix, ce courant lui a substitué l'hypothèse d'anticipations

⁷ bien que Phelps estime : « *une des différences est que Milton Friedman n'a pas réellement fourni de théorie du taux de chômage naturel* »! (1993 entretien reproduit in Snowdon et alii p.149):

⁸défini par Friedman (1968) comme « *le niveau de chômage qui émergerait d'un système d'équilibre général walrasien si on incorporait à ce système les caractéristiques structurelles réelles des marchés du travail et des biens, comme l'imperfection des marchés, le caractère aléatoire des offres et demandes, les coûts d'acquisition d'information sur les emplois vacants, les coûts de mobilité, ...etc.* ».

rationnelles, introduite par Muth dès 1961 sans grand retentissement sur la macroéconomie. On trouve dans la littérature des définitions différentes et parfois complexes des anticipations rationnelles; Lucas (1993 entretien reproduit in Snowdon et alii p.244) en propose une définition simple : « *Les anticipations rationnelles posent le principe que les agents d'un modèle économique utilisent correctement l'information dont ils disposent sur le présent et le futur* ».

Si la synthèse faisait au cours de son évolution une place de plus en plus réduite à Keynes, la nouvelle macroéconomie classique ne parle même plus de synthèse. Elle considère que Keynes aura été un détour inutile, une perte de temps dans l'histoire de la macroéconomie. Lucas (1978) considère que les macroéconomistes doivent même abandonner le concept de chômage involontaire⁹.

Mais les anticipations rationnelles ne sont qu'un des éléments de la nouvelle économie classique. Ce courant fait également l'hypothèse que les prix ajustent en permanence les offres et les demandes. Les marchés sont donc efficaces, seule l'information est déficiente : la synthèse était fondée sur une mauvaise interprétation du cadre walrasien¹⁰. On a donc un retour à une version plus ancienne du « walrasianisme » (rationalité forte, même concept d'équilibre mais avec des problèmes informationnels, et les prix redeviennent pour les agents de bons signaux). Pour ce courant, tout choc monétaire anticipé provoque un saut immédiat des salaires et des prix à leur nouvelle valeur d'équilibre, préservant ainsi la production et l'emploi. Dans ce cadre, les nouveaux classiques démontrent l'inefficacité des politiques monétaires.

Au départ, ce résultat tient croît-on à l'hypothèse d'anticipations rationnelles. Mais Phelps et Taylor (1977), Fischer (1977), et Taylor (1980) ont montré que même dans un modèle avec anticipations rationnelles, des perturbations nominales pouvait produire des effets réels. L'intuition est donnée de manière simple par Mankiw (1990) : « *Si le salaire nominal est incapable de répondre aux perturbations économiques, alors la politique économique qui répond systématiquement à ces dernières est un puissant outil de stabilisation, en dépit de l'hypothèse des anticipations rationnelles. Au fond, un salaire nominal rigide donne aux autorités monétaires un contrôle sur les salaires réels et donc sur le niveau de l'emploi* ».

Le résultat d'inefficacité des politiques économiques ne reposait donc pas sur l'hypothèse d'anticipations rationnelles mais sur l'hypothèse d'ajustement continu des marchés. Il était clair alors que contrairement à ce que Lucas (1980) affirmait, les anticipations rationnelles n'avaient pas provoqué « la mort de l'économie keynésienne ».

Pour certains, cela fut suffisant : on pouvait se passer des anticipations rationnelles¹¹. Pour d'autres¹², cette hypothèse était devenue une hypothèse de travail que tous les

⁹ Selon Fischer, pour cette raison Lucas « *est l'exemple de quelqu'un qui cherche à différencier son produit* »! (1993 entretien reproduit in Snowdon et alii p.38)

¹⁰ Les post-keynésiens lui reprochaient une mauvaise appréhension du cadre keynésien! Il est décidément difficile de trouver des consensus.

¹¹ Blinder (1987) affirme que le poids des faits contre l'hypothèse d'anticipations rationnelles est écrasant.

¹² Pour Mankiw, la nouvelle macroéconomie keynésienne, correspond à l'ancienne augmentée des anticipations rationnelles: l'hypothèse d'anticipations rationnelles « *est maintenant devenue l'hypothèse de travail de tous ceux qui font de la macroéconomie* » (1993 entretien reproduit in Snowdon et alii p.363). Du côté des nouveaux classiques, Barro admet que cette hypothèse a conquis toute la théorie macroéconomie, aussi bien classique que keynésienne. Mais selon lui, c'est incohérent du côté keynésien « *parce que la notion d'anticipations*

macroéconomistes se devaient de retenir. En tous les cas, comme le souligne Phelps, qui adopte la première position¹³, bien qu'il fut un des premiers à croiser le fer avec les nouveaux classiques sur le terrain des anticipations rationnelles : «*Si elle est morte dans l'erreur, la nouvelle macroéconomie classique demeure importante car elle exige des keynésiens qu'ils fortifient ou reconstruisent leur structure théorique* » (1985).

La recherche des fondements microéconomiques

Finalement, le message essentiel des nouveaux classiques, qui semble avoir été accepté par la majorité des macroéconomistes, fut que la macroéconomie se devait de reposer sur des fondements microéconomiques solides. Avant d'analyser les raisons de ce nouvel axe de recherche, il convient de faire trois remarques.

Tout d'abord, contrairement à ce que l'on a coutume de croire, les travaux des nouveaux classiques ne sont pas pionniers dans la volonté d'asseoir la macroéconomie sur des comportements individuels explicites. C'est l'ouvrage collectif publié par Phelps, dont le titre, *Microeconomic Foundations of Employment and Inflation Theory*, est éloquent, qui ouvre historiquement le programme de recherche des fondements microéconomiques de la macroéconomie. Comme le souligne d'Autume (1996), aucune des contributions de cet ouvrage «*ne constitue en elle-même une percée majeure, mais l'ouvrage joue indubitablement un rôle charnière en plaidant, de manière d'ailleurs très pluraliste, pour une véritable analyse du fonctionnement du marché du travail et des biens [...]. C'est dans l'introduction à l'ouvrage, rédigée par Phelps, que l'on trouve la fameuse métaphore des îles(...). Cette métaphore contribuera de manière définitive à populariser le thème des asymétries d'information et elle servira explicitement de contexte à l'article fondateur de Lucas (1972)*».

S'il est incontestable que cet ouvrage ouvre la voie à la nouvelle macroéconomie classique, il comprend également des contributions qui concernent la théorie du déséquilibre et certaines qui seront même à la base de la Nouvelle Economie Keynésienne. Phelps sera d'ailleurs, on l'a vu, l'un des acteurs keynésiens de poids qui combattrait la critique de Lucas.

Ensuite, un peu avant la fin du consensus, et exclusivement du côté keynésien, la théorie des déséquilibres (Barro et Grossman 1971, Benassy 1975 et Malinvaud 1977), s'appuyant sur les travaux fondateurs de Clower (1965) et Leijonhufvud (1968), proposait déjà une reformulation de la microéconomie nécessaire dès lors qu'était abandonné le tâtonnement walrasien : dans ce cadre, les prix n'étaient pas des prix d'équilibre et l'ajustement se faisait par les quantités. En fait, ce courant, qui a eu plus de succès en Europe qu'aux Etats Unis, se concentrait d'avantage sur les conséquences que sur les causes des rigidités, et a donc subi, dans une moindre mesure, le même reproche que la synthèse: il était insuffisamment fondé¹⁴.

rationnelles implique que les agents forment rationnellement leurs décisions d'offre et de demande. Il est donc paradoxal de disposer d'un mode efficient de décision d'un côté et de soutenir de l'autre que les prix sont rigides » (1993 entretien reproduit in Snowdon et alii p.296).

¹³ cf. son article « Expectations in Macroeconomics and the Rational Expectations Debate », in Vercelli A. et Dimitri N. eds. (1992).

¹⁴ Ce courant a fait l'objet d'autres critiques, fondées sur l'idée que le déséquilibre ne pouvait être obtenu dans un cadre walrasien; cf. Weintraub (1980) : « Pour le dire brutalement, tout macroéconomiste qui s'appuie sur les fondements, solides comme du roc, de la théorie du déséquilibre général pour reconstruire la macroéconomie a été abusé par la sophistication technique de modèles qui n'ont que des conclusions assez minces ». (p.127)

Enfin, des liens ont toujours existé entre la microéconomie et la macroéconomie¹⁵. Comme le souligne d'Autume (1996), « *Le 'no bridge' n'a guère existé que dans les manuels et la question des fondements microéconomiques de la macroéconomie a toujours été présente* ». La structure même de l'ouvrage de Hicks, *Valeur et Capital* (1939) montre bien que la recherche des fondements microéconomiques de la macroéconomie n'est pas une préoccupation nouvelle.

Finalement, c'est plutôt un degré d'exigence plus grand, en matière de fondements microéconomiques, auquel la nouvelle macroéconomie classique a ouvert la voie. Les macroéconomistes keynésiens ont assez vite adhéré à ce programme, bien que d'une façon un peu différente de celle des nouveaux classiques. Ces derniers ont tenté d'adapter la macroéconomie à la microéconomie. Comme nous l'avons dit, ils restent très proches du cadre walrasien : même concept d'équilibre (égalisation des offres et des demandes), prix parfaitement flexibles, agents preneurs de prix et concurrence parfaite. Comme le souligne Blinder (1988b), « *Les keynésiens ont longtemps ressenti une tension déchirante entre la macroéconomie qu'ils enseignaient les lundi et mercredi et la microéconomie qu'ils enseignaient le mardi et le jeudi. Les nouveaux classiques ont sûrement cherché à éliminer cette tension en rendant la macroéconomie plus ressemblante à la microéconomie* » (Blinder 1988b p. 285).

Les keynésiens ont voulu eux aussi sortir de cette « schizophrénie », et puisqu'ils étaient attaqués sur le caractère *ad hoc* de leur hypothèse de rigidité salariale, ils ont cherché des fondements à cette rigidité, en tentant au contraire d'adapter la microéconomie à la macroéconomie : nouveaux concepts d'équilibre¹⁶ (comme l'équilibre de Nash), agents faiseur de prix, concurrence imparfaite.

On peut se demander pourquoi la recherche des fondements microéconomiques a non seulement pris une telle ampleur au cours des années quatre-vingt, mais également pourquoi elle est restée aussi importante lorsque la macroéconomie à l'ancienne, aussi peu rigoureuse soit-elle, a retrouvé une pertinence empirique¹⁷ que la macroéconomie « nouvelle version » est loin d'avoir atteint.

Selon d'Autume (1995), ce sont des « *critères de cohérence interne* » qui ont imposé « *à toutes les relations macroéconomiques des fondements microéconomiques clairs* » (p.259). Il nous semble que c'est plutôt la recherche d'unification de la discipline qui a provoqué la consolidation de ce programme de recherche; on ne peut *a priori* parler de cohérence interne; on le peut *a posteriori*, aujourd'hui, puisque l'unification s'est faite.

¹⁵ On peut citer entre autres les travaux sur la fonction de consommation, théorie du cycle de vie (Modigliani et Brumberg 1954) ou revenu permanent (Friedman 1957), fondés sur la théorie des choix intertemporels de Fisher (1930).

¹⁶ L'équilibre ne correspond pas nécessairement à une situation d'égalité entre l'offre et la demande, mais à une situation où individuellement aucun agent n'a plus intérêt à bouger.

¹⁷ Malgré l'insuffisance de ses fondements, la macroéconomie de la synthèse continue à donner des résultats empiriques pertinents et c'est elle qu'on continue à utiliser en macroéconomie appliquée. Avec humour, Phelps (1993) note que le modèle IS-LM reste « *le must de court terme* ».

En effet, à partir de 1945 et jusqu'aux années soixante-dix, la discipline se caractérisait par deux programmes de recherche parallèles mais distincts, dont on voit encore aujourd'hui les marques dans les enseignements.

D'un côté, la macroéconomie de la synthèse, qui tente d'expliquer et de corriger les grands déséquilibres tels que le chômage ou l'inflation. De l'autre, la microéconomie de la théorie de l'équilibre général walrasien, qui arrive à son apogée avec le modèle Arrow-Debreu -Hahn.

Les deux approches séduisent pour des raisons profondément différentes; la première pour son pragmatisme et la seconde par son « esthétisme » et sa rigueur.

La macroéconomie, même si on l'a baptisée « consensus », était le lieu de toutes les querelles et de tous les débats. Comme elle avait l'ambition d'alimenter le discours des « conseillers du Prince », elle devait également être validée empiriquement.

Le programme microéconomique walrasien a été développé essentiellement par des économistes mathématiciens, mettant tout leur talent à achever le projet d'économie pure de Walras. Les problèmes difficiles auxquels ils étaient confrontés (existence et stabilité de l'équilibre) ne pouvaient être résolus sans faire appel à des techniques mathématiques élaborées. Une fois achevé, ou presque, le modèle que proposait ce programme de recherche avait l'avantage d'être rigoureux, ne permettant que peu de controverses internes et, n'ayant pas en tant qu'économie pure d'ambition appliquée, réfutait *de facto* des critiques de non pertinence empirique. Ce second programme aboutissait à un modèle tellement harmonieux qu'il rendait insupportable le discours mal ou pas assez « micro-fondé » de la macroéconomie.

La recherche des fondements microéconomiques a en fait consisté à « recoller les deux projets », en essayant de rendre le premier aussi « rigoureux » que le second; elle correspond donc moins selon nous à une recherche de cohérence interne qu'à la volonté d'élaborer une discipline ayant au moins en commun des outils et une méthodologie. Malheureusement, cette unification s'est accompagnée d'un éclatement et d'une perte de pertinence empirique de la macroéconomie.

La recherche des fondements microéconomiques a donc permis l'élaboration d'un langage commun aux économistes, qu'ils soient macroéconomistes ou microéconomistes, dans le but de constituer une « science », mais parfois au prix, pour le moment au moins, d'une certaine perte de réalisme¹⁸. Blinder (1988b) va jusqu'à considérer ce programme de recherche comme une simple quête esthétique. Il souligne en outre qu': « *académiquement, comme dans la mode, il est plus important d'être frais et créatif que correct*¹⁹ » (Blinder 1988b p.284).

¹⁸ Pour une réflexion sur la neutralité de ce langage, cf. Zajdela (1994).

¹⁹ On ne peut en effet nier qu'en économie, comme sûrement dans de nombreuses disciplines, les effets mode sont importants. Prenons comme exemple, au hasard, les différentes périodes keynésiennes. Samuelson (1946) nous explique que les économistes de plus de 50 ans étaient imperméables au message de Keynes tandis que la *Théorie Générale* « *faucha la plupart des économistes de moins de 35 ans avec la virulence inattendue d'un virus attaquant et décimant une tribu isolée des mers du sud* ». Quarante ans plus tard, Lucas (1980) (et Blinder 1988b le confirme) estime qu'ils sont effectivement décimés : « *Il est difficile de trouver des macroéconomistes de moins de 40 ans qui se disent keynésiens. En réalité les gens se sentent offensés d'être étiquetés keynésiens* ». Enfin, en 1991, Mankiw écrit : « *Si l'économie keynésienne était morte en 1980, elle est aujourd'hui réincarnée* ».

Enfin et quelles qu'en soient les raisons, la macroéconomie se caractérise bien par un nouveau consensus : pas de macroéconomie sans fondements microéconomiques « solides », même si le niveau de « solidité » exigé varie beaucoup d'un économiste à l'autre; le critère de démarcation entre *ad hoc* et non *ad hoc* reste parfois mystérieux.²⁰

Du côté des « anciens » des deux camps, le degré d'exigence reste plus faible. En effet, Tobin explique : « *Je pense qu'il est important que les équations de comportement d'un modèle macroéconomique ne contredisent pas les axiomes de base de la théorie des choix et soient en principe cohérentes avec ces axiomes. Mais je pense que la version forte de fondements microéconomiques est une erreur méthodologique forte qui a causé un tort considérable* » (1993 entretien reproduit in Snowdon et alii p.149). De son côté, Friedman estime que les fondements microéconomiques peuvent améliorer les modèles macroéconomiques mais sont moins importants que les conclusions empiriques; quoi qu'il en soit selon lui, « *les modèles macroéconomiques clés existent depuis longtemps et leur succès est bien antérieur à l'insistance récente à vouloir les fonder sur la théorie des choix* » (1993 entretien reproduit in Snowdon et alii p.193).

Mais les plus jeunes également, même quand ils adhèrent complètement à ce programme de recherche, soulignent ses limites. Fischer par exemple tient beaucoup à ce que les résultats macroéconomiques soient fondés microéconomiquement mais il reconnaît : « *En revanche ce qui ne me paraît pas très fructueux, c'est de construire par exemple un modèle à générations imbriquées sous prétexte que c'est le seul moyen d'intégrer la monnaie de façon rigoureuse* » (1993 entretien reproduit in Snowdon et alii p.36). Même Lucas (1993) entretien reproduit in Snowdon et alii) estime que la nécessité des fondements microéconomiques varie selon l'objectif que l'on se fixe.

Enfin, puisque les nouveaux classiques reprochaient au consensus de reposer sur une hypothèse inacceptable, car sans fondements microéconomiques, de rigidité à court terme des salaires, puisqu'il fallait se battre justement sur le terrain des fondements microéconomiques de la macroéconomie, le programme de recherche des néo-keynésiens devint naturellement de fonder cette hypothèse de rigidité. C'est pourquoi « *la nouvelle économie keynésienne cherche principalement à construire des modèles rigoureux et convaincants de la rigidité des salaires et/ou des prix basés sur un comportement de maximisation et des anticipations rationnelles* » (Gordon 1990).

A la recherche des fondements microéconomiques de la rigidité des salaires

Ce que l'on a coutume d'appeler dans la littérature la Nouvelle Economie Keynésienne, mais que nous préférons qualifier d'économie néo-keynésienne²¹, a donc fondé son nouveau programme de recherche sur la question : d'où vient la rigidité des prix responsable, depuis la synthèse, du chômage involontaire? Comme nous l'avons dit, elle a tenté de répondre à cette question en recherchant de nouveaux fondements microéconomiques et de nouveaux concepts d'équilibre, plus adaptés à la macroéconomie keynésienne, tout en conservant de la

²⁰ Pour des définitions de l'*ad hoc* en économie, cf. Boyer (1995). Pour une réflexion sur les différents degrés « d'*ad hocité* » supportables, cf. Zajdela (1994).

²¹ Conformément à Laurent (1992), nous garderons l'étiquette « Nouvelle Economie Keynésienne » pour caractériser les développements keynésiens plus récents en termes d'équilibres multiples et de défauts de coordination.

microéconomie standard une hypothèse forte de rationalité. Contrairement à la Nouvelle Economie Classique et aux théories du déséquilibre²², elle sort du cadre walrasien pour rompre avec la dichotomie court terme / long terme et pour en finir avec l'arbitrage entre ajustement par les prix ou par les quantités. Elle reste fondée sur l'idée d'une défaillance de grande ampleur du marché à assurer l'équilibre et va développer des modèles de concurrence imparfaite.

Un des éléments essentiel de ce programme de recherche consiste à dépasser l'hypothèse de prix s'imposant aux agents; ce sont au contraire les agents qui vont déterminer les prix : « Pour remédier à la question de l'ajustement des prix, il est nécessaire d'admettre que certains agents exercent un contrôle sur ces prix » (Mankiw 1990). C'est essentiellement sur le marché du travail que vont se focaliser, dans un premier temps au moins, les analyses néo-keynésiennes.

La recherche des fondements microéconomiques à la rigidité des salaires supposait que l'on réponde à un certain nombre de questions :

1. Qu'entend - on par rigidité salariale : réelle ou nominale?
2. Quelles sont, si elles existent, les origines de cette rigidité?
3. Cette rigidité, si elle existe, a-t-elle un lien avec le chômage? Si oui lequel ?
4. Quelles sont les implications de ces réponses en termes de politique économique?

Nous tenterons de montrer que les réponses à ces questions n'ont pas satisfait l'ambition initiale du programme néo-keynésien.

Les néo-keynésiens : nouvelles théories du marché du travail et concurrence imparfaite

Très rapidement, et consécutivement à l'attaque des nouveaux classiques sur le caractère *ad hoc* de l'hypothèse de rigidité du salaire, centrale à la macroéconomie à l'ancienne, les néo-keynésiens se sont concentrés sur la recherche d'explications aux rigidités nominales²³ de salaire.

Dans les travaux déjà cités de Phelps et Taylor (1977), Fischer (1977), et Taylor (1980), les rigidités nominales de salaire reposent sur l'existence de contrats salariaux de long terme dans lesquels le salaire nominal, pour lequel les entreprises sont prêtes à embaucher, est déterminé à l'avance pour une période donnée. Si ces modèles parviennent à montrer que dans ce cadre, la politique monétaire a des effets à court terme, ils ont très vite été critiqués sur l'insuffisance de leurs fondements microéconomiques (cf. Barro 1977). En outre, dans ces modèles l'évolution du salaire réel était contracyclique alors que les faits stylisés plaident plutôt en faveur de sa procyclicité.²⁴

²² Mankiw (1990) souligne: « Une fois la question de ces ajustements de prix mise en avant, une incongruité de ces modèles de déséquilibre devient apparente. Ces modèles imposent des prix rigides à une économie par ailleurs walrasienne ».

²³ « Une rigidité est nominale lorsqu'elle empêche le niveau des prix de s'ajuster de façon à épouser les fluctuations nominales de la demande. Une rigidité est réelle lorsqu'elle empêche les salaires réels de s'ajuster ou lorsqu'un salaire (ou un prix) est rigide par rapport à un autre » (Snowdon et alii 1994 p. 316).

²⁴Ce point est toutefois en débat. (Cf. Mankiw 1990).

Cette approche, ne répond donc pas à notre seconde question, ce qui, dans l'optique du programme de recherche des fondements microéconomiques de la macroéconomie, ne lui donne aucun crédit sur les réponses qu'elle pourrait faire aux deux questions suivantes. Elle a donc été abandonnée. Les néo-keynésiens ne sont toujours pas parvenus à donner des fondements explicites aux rigidités nominales de salaire. Comme le souligne Blinder (1988b), ce n'est pas très étonnant : « *Puisque les fonctions d'offre et de demande déduites des principes standards néoclassiques de maximisation sont toujours homogène de degré 0 par rapport aux variables nominales, ce n'est pas une tâche facile* » (p.279).²⁵

Devant le chômage persistant caractérisant les économies européennes dès le début des années quatre-vingt, les néo-keynésiens se trouvaient donc toujours confrontés à la question : pourquoi en période de fort chômage les salaires ne baissent-ils pas? Devant leur incapacité à expliquer « rigoureusement » la rigidité nominale des salaires, le programme de recherche néo-keynésien a continué à analyser le marché du travail mais en recherchant cette fois des fondements à la rigidité des salaires réels.

Les néo-keynésiens ont donc tenté de fournir des explications aux rigidités du salaire réel en s'appuyant, comme nous l'avons dit, sur une nouvelle microéconomie dans laquelle les agents déterminent eux-mêmes les prix. Leur démarche s'est d'abord focalisée sur le marché du travail, gardant une hypothèse de concurrence parfaite sur le marché des biens.

Dans ce cadre, les « nouvelles théories du marché du travail »²⁶ refusent l'idée classique d'un salaire qui ajuste l'offre et la demande de travail. Le salaire n'est plus exogène; ce sont des agents parfaitement rationnels qui les déterminent. Nous ne ferons allusion ici qu'aux négociations salariales et aux théories du salaire d'efficience.

Pour la théorie des négociations salariales, qui tente de prendre en compte la dimension collective de la relation de travail, le salaire est déterminé conjointement par l'entreprise et ses salariés. Au niveau des fondements microéconomiques, cette approche a été rendue possible grâce au développement de la théorie des jeux non-coopératifs.

Dans la plupart de ces modèles, les travailleurs déterminent le salaire (unilatéralement ou par négociations avec la firme), tandis que l'entreprise décide seule du niveau de l'emploi (*modèles de droit à gérer*)²⁷. Une fois le salaire connu, l'emploi étant déterminé par la demande de travail, la relation entre salaire réel et emploi est évidemment décroissante²⁸. Le

²⁵ Les néo-keynésiens ont continué néanmoins à travailler sur les rigidités nominales mais sur le marché des biens. Nous ne nous attarderons pas sur ces modèles (concurrence monopolistiques et *menu costs*) dont le but est plus de dégager des résultats de non-neutralité de la monnaie que des explications du chômage. Notons toutefois que ces modèles font l'objet de critiques virulentes; Grandmont (1990) notamment les trouve peu convaincants : « *On ne voit pas clairement pourquoi il serait plus coûteux de modifier les prix que de modifier des quantités comme l'emploi!* » (p.278).

²⁶ Notre objet n'est pas ici de les présenter; pour une recension complète de ces nouvelles théories, voir Perrot (1992).

²⁷ Cela n'empêche pas les salariés d'avoir des objectifs d'emploi, puisqu'au moment des négociations, ils connaissent les conséquences sur le niveau d'emploi des rémunérations qu'ils revendiqueront.

²⁸ Toutefois, MacDonald et Solow (1981) ont reproché à ces modèles d'être sous-optimaux au sens de Pareto et ont proposé des modèles dans lesquels les négociations portent à la fois sur le salaire et l'emploi. Dans ces « contrats optimaux », la relation entre salaire réel et emploi est croissante. Cette dernière approche, bien que séduisante, a été abandonnée à cause de sa faible pertinence empirique.

chômage qui apparaît résulte d'un salaire réel trop élevé, mais sur lequel on ne peut agir directement puisqu'il résulte du comportement rationnel des agents²⁹. On pourrait évidemment interdire les syndicats, mais cette solution est un peu extrême. On peut surtout tenter d'agir sur les structures en incitant par exemple les agents à négocier sur un nombre plus grand de variables (temps de travail, conditions de travail, partage du profit ... etc.) ou à modifier le niveau plus en moins centralisé des négociations³⁰. En aucun cas néanmoins, on ne peut agir sur ce type de chômage, qui reste classique, par des politiques keynésiennes.

Les théories du salaire d'efficience ont en commun de montrer que la productivité individuelle des travailleurs est d'autant plus importante que le salaire est élevé. Dans ce cas, alors que ce sont les entreprises qui déterminent le salaire en gardant comme objectif d'obtenir le profit le plus élevé possible, elles choisissent un salaire supérieur à la productivité du travail, puisque toute réduction du salaire entraînerait des pertes de productivité plus que proportionnelles et conduirait finalement à un niveau de profit plus faible. Parmi les fondements de la théorie du salaire d'efficience, c'est sans conteste le modèle du *tire au flanc* (Shapiro et Stiglitz 1984) qui a eu le plus grand succès. Au niveau des fondements microéconomiques, il repose sur les développements récents de la théorie de l'information.

Pour cette approche également, l'emploi, déterminé par la demande de travail, est une fonction décroissante du salaire réel; le chômage résulte donc d'un salaire réel trop élevé et en ce sens il est classique. Toutefois, le chômage est néanmoins involontaire puisque les chômeurs ne peuvent concurrencer les travailleurs embauchés en proposant à la firme de travailler pour un niveau de salaire plus faible : l'entreprise n'a pas intérêt à accepter leur proposition puisque toute baisse du salaire réel en dessous du salaire d'efficience supprimerait le caractère incitatif de la rémunération et constituerait finalement une perte de rentabilité pour l'entreprise.

A nouveau, on ne peut agir sur le chômage de manière directe puisqu'il résulte d'un niveau de salaire fixé de manière tout à fait rationnelle par la firme dans un contexte informationnel défaillant. Mais le modèle de salaire d'efficience du *tire au flanc* est³¹ complètement remis en cause : le chômage involontaire obtenu repose en fait sur l'hypothèse de stationnarité du salaire. Il a été démontré (cf. Cahuc et Zylberberg 1994) que si l'on ne restreint pas l'ensemble des contrats aux contrats stationnaires, les défauts informationnels peuvent être gérés par la firme sans aucunement partager la rente avec les salariés³²; il lui suffit par exemple d'offrir à ses employés un profil de salaires croissants.

Il semble donc que les nouvelles théories du marché du travail constituent un retour au chômage classique (à la fois au sens de l'inefficacité des politiques économiques mais également par une approche du chômage exclusivement du côté du marché du travail).³³ Mais

²⁹ Remarquons toutefois que la théorie des négociations salariales n'est pas encore parvenue (y compris avec les théories '*insiders-outsiders*') à fonder « rigoureusement » l'action des syndicats sur des comportements individuels clairs. Mais cela fait partie de l'*ad hoc* acceptable!

³⁰ Pour beaucoup plus de détails, se référer à Cahuc P. et Zylberberg A. (1996).

³¹ Depuis longtemps en fait; la critique du dépôt (*bonding critic*) avait mis en avant ses limites dès 1989 (MacLeod et Malcomson).

³² Ce résultat est général dans les modèles Principal-Agent : si l'on ne restreint pas l'ensemble des contrats à la disposition du Principal, ce dernier peut toujours en trouver un qui lui évite de céder une partie de la rente à l'Agent.

³³ Ball et Romer (1990) lancent le cocktail rigidités nominales sur le marché des biens et rigidités réelles sur le marché du travail; le chômage reste classique, mais ces rigidités réelles de salaire lorsqu'elles sont combinées

si le chômage résulte en effet d'un niveau trop élevé du salaire réel (comme pour Pigou), la grande différence est qu'il est endogène. Il résulte de comportements microéconomiques rationnels et on ne peut donc pas le faire baisser puisque les agents qui le déterminent font au mieux.

Un résultat toutefois intéressant de l'approche en termes de salaire d'efficience est qu'elle rend compte d'une des intuitions de Keynes: il n'existe pas de main invisible qui permette de convertir l'intérêt individuel en optimum social. En effet, avec la théorie du salaire d'efficience, on est en présence d'un défaut de coopération (cf. Silvestre 1993) : sans centralisation, les agents faiseurs de prix se coordonnent sur un équilibre avec chômage qui ne correspond pas à l'optimum social et aucun agent n'a individuellement intérêt à bouger.

Les néo-keynésiens ont ensuite intégré ces nouvelles théories du marché du travail dans un cadre d'équilibre général avec concurrence monopolistique sur le marché des biens (Cf. Weitzman 1985 et Blanchard et Kiyotaki 1987). Ces approches donnent des fondements microéconomiques à une famille de modèles, qualifiée de WS (*wage setting*) - PS (*price setting*) élaborée par les économistes de la *London School of Economics*, et proposent une représentation simple du chômage dans une économie caractérisée par la concurrence imparfaite, aussi bien sur le marché du travail que sur le marché des biens. Les nouvelles théories du marché du travail fondent en effet une courbe de salaire (WS), décrivant une relation décroissante entre le salaire réel et le taux de chômage; de son côté, la concurrence monopolistique sur le marché des biens fonde une courbe de prix (PS), qui, si les rendements d'échelle sont décroissants, décrit une relation croissante entre le salaire réel et le taux de chômage.

L'équilibre de l'économie peut donc se représenter de manière très simple à l'intersection de ces deux courbes (cf. figure plus bas). Il est caractérisé par un équilibre sur le marché des biens et un taux de chômage positif, qualifié de « taux de chômage d'équilibre ». Ce dernier concept rappelle, dans les termes mêmes, deux concepts pourtant *a priori* différents : 'l'équilibre de sous-emploi de Keynes' et le 'taux de chômage naturel' de Friedman.

De l'équilibre de sous-emploi au chômage d'équilibre

Il semble que la recherche de fondements microéconomiques solides a conduit les néo-keynésiens à s'égarer en produisant des réponses à des questions qu'ils n'avaient pas à se poser : ce sont bien des rigidités nominales et non pas réelles de salaire qui avaient été à l'origine de la synthèse; ce sont donc bien ces rigidités nominales qu'ils se devaient de fonder. Et le détour par l'explication des rigidités réelles ne le permet pas : « *Certaines théories keynésiennes expliquent les rigidités réelles, c'est à dire la rigidité d'un salaire relativement à autre salaire, d'un salaire relativement à un prix ou d'un prix relativement à un autre prix...Mais les théories des rigidités réelles sont sujettes à la critique selon laquelle elles n'expliquent pas la rigidité nominale, puisque rien n'empêche un agent individuel d'indexer*

avec des rigidités nominales sur le marché des biens présentent l'avantage de les renforcer : la résistance du salaire réel à la baisse maintient les coûts et accroît la difficulté à baisser les prix.

son prix nominal à la demande agrégée nominale » (Gordon 1990 p.50). En conséquence, la propriété classique de neutralité de la monnaie reste vérifiée et la politique économique inefficace.

Cette faiblesse a été fréquemment mise en avant, par des économistes keynésiens, pour souligner l'incapacité de ces développements théoriques à proposer une réponse solide aux critiques classiques ; ainsi Ball, Mankiw et Romer (1988) avertissent-ils : « *Selon la vision keynésienne, les variations du produit proviennent des fluctuations de la demande agrégée nominale. Ces modifications de la demande ont des effets réels parce que les prix et les salaires sont rigides. Mais dans les modèles keynésiens des années soixante-dix, ces rigidités nominales cruciales étaient supposées et non pas expliquées (...). Une réponse répandue mais fautive est qu'il existe de nombreuses sources évidentes de rigidités importantes de salaire et de prix : contrats implicites, marché de clientèle, salaire d'efficience, relation entre insiders et outsiders, ...etc. Le problème est que ces phénomènes engendrent des rigidités réelles de salaires et de prix alors que la théorie keynésienne repose sur des rigidités nominales de salaires et de prix. Des rigidités réelles ne sont pas un obstacle à une flexibilité totale des prix nominaux puisque un ajustement parfait à un choc nominal ne nécessite aucune modification des prix réels* »

Néanmoins, Cahuc (1993 p. 28) remarque qu'il est possible de construire des modèles WS-PS dans lesquels la monnaie n'est pas neutre (élasticités de la demande différenciées selon les biens, taux de marge variable, prise en compte de la dimension intertemporelle...etc.). Dans de tels cadres, un choc de demande agit sur le produit et l'emploi *via* les comportements d'offre. Mais comme le note alors justement Grandmont (1989) : « *Des multiplicateurs de demande peuvent habituellement être obtenus dans des modèles de chômage Classique au travers d'effets-substitution du côté offre(...)* de tels multiplicateurs de demande sont Classiques, malgré la revendication habituelle des auteurs d'avoir construit un modèle avec certaines 'propriétés keynésiennes'. De tels multiplicateurs sont en fait assez identiques à ceux que l'on trouve dans des modèles macroéconomiques néoclassiques avec substitution intertemporelle. »

Ce résultat va être très vite interprété, par l'école keynésienne elle-même, comme une limite inhérente à ce type de modèles : parce qu'ils induisent uniquement des rigidités réelles les modèles WS-PS ne produiront jamais de résultats keynésiens. Ce point est relevé par Grandmont (1989) qui souligne à propos de ces modèles: « *On trouve à présent en concurrence des théories relativement nombreuses pour expliquer pourquoi les salaires ne peuvent s'ajuster afin d'équilibrer le marché du travail, même lorsque le taux de chômage est significatif. (...) Ces développements constituent une étape importante vers une meilleure compréhension du chômage. Cependant, le chômage qui en résulte, quoiqu'involontaire, est 'classique' quand la 'rigidité' salariale qui lui est associée est réelle.³⁴ (...) Quoi qu'il en soit, pour que le système dans son ensemble réagisse de façon keynésienne à des chocs de politique économique, de telles rigidité réelles doivent au moins être accompagnées de certaines inerties du salaire nominal ou des prix* »³⁵.

³⁴ La même conclusion est obtenue par Blinder (1988b) : « *Bien que les résultats théoriques des modèles de concurrence monopolistique soient cohérents avec les intuitions keynésiennes, ils perdent certaines propriétés keynésiennes importantes(...). Ces modèles n'exhibent aucune notion naturelle de chômage involontaire qui joue un rôle central dans la tradition keynésienne* ».

³⁵ Il faut ici remarquer que l'affirmation de Grandmont selon laquelle ces modèles proposeraient une bonne explication du chômage involontaire est très contestable. On a au contraire plutôt retenu des nouvelles théories du marché du travail qu'elles fournissaient de bonnes explications - du moins au niveau théorique - de la rigidité du salaire réel, mais de mauvaises explications du chômage involontaire. Dans le cadre WS-PS, c'est la concurrence imparfaite sur le marché des biens qui se traduit, sans surprise, par un moindre niveau de l'activité et donc de l'emploi.

Finalement, les néo-keynésiens sont partis à la recherche d'explications du chômage (et de moyens pour le combattre), avec l'ambition de les fonder microéconomiquement. Ils se sont perdus en cherchant des explications aux rigidités nominales, en trouvant des fondements à la rigidité réelle et en tombant sur un chômage d'équilibre aux propriétés classiques. Ainsi, on reprochait aux rigidités nominales de salaire d'être *ad hoc* dans la macroéconomie à l'ancienne; après plus de vingt années de recherche des fondements microéconomiques, elles le restent. Comme le souligne avec humour Gordon (1990) : « *La quête de modèles analytiques utilisables pour constituer des fondements microéconomiques a souvent égaré les théoriciens leur faisant perdre de vue la forêt, alors qu'ils construisaient leur arbre à eux, si délicieusement proportionné* » (p. 32).

Il nous faut reconnaître toutefois que le concept de chômage involontaire, aussi intéressant soit-il, constitue l'un des cadeaux empoisonnés de Keynes. Dans la Théorie Générale uniquement, on en trouve diverses définitions souvent contradictoires; le niveau de notre compréhension ne s'élève pas si l'on cherche de l'aide dans les autres écrits de Keynes ou pire encore dans les écrits de ses commentateurs. La discussion sur ce concept est infinie et cela n'est pas l'objet de cet article³⁶. Nous adhérons donc à la position de Blinder (1988a) : « *Les économistes auraient dû passer moins de temps à tenter de définir le chômage involontaire, et plus à l'expliquer* ». Mais nous tenons toutefois à préciser un point.

Chacun sait ce qu'étaient les explications du chômage avant Keynes. Elles sont présentées dans l'ouvrage de Pigou (1933), *The Theory of Unemployment*, auquel Keynes s'attaque directement. Le marché du travail fonctionne comme tous les marchés marshalliens sous l'hypothèse de concurrence parfaite. Le salaire réel va s'ajuster de manière à égaliser l'offre et la demande de travail : le chômage est *a priori* impossible, sauf si des forces extérieures (syndicat ou Etat) empêchent le salaire réel de s'ajuster.

Cette vision du marché du travail repose selon Keynes sur ce qu'il appelle les deux postulats de l'économie classique. Il accepte le premier (« *le salaire est égal au produit marginal du travail* ») et refuse le second (« *L'utilité du salaire quand un volume donné de travail est employé est égale à la désutilité marginale de ce volume d'emploi* »). En fait, comme l'avait déjà souligné Leontief en 1947, ce ne sont pas des postulats mais des résultats. Les agents sont preneurs de prix. Dans ce cadre, la demande de travail résulte de la maximisation du profit. L'offre de travail résulte d'un arbitrage rationnel entre travail et loisir qui détermine une relation croissante en fonction du salaire réel. Ces deux résultats reposent donc sur des fondements microéconomiques, une hypothèse de rationalité et un cadre institutionnel identiques. Keynes le sait et les présenter comme des postulats lui permet d'en abandonner un et d'en réfuter un autre en lui évitant d'expliquer en amont quelles hypothèses il rejette vraiment dans les prémisses de la microéconomie « classique ». Autrement dit, Keynes accepte une partie de la microéconomie, mais on ne sait pas précisément laquelle. En ce sens, il n'a pas aidé les nouveaux keynésiens à trouver les bons fondements microéconomiques à une macroéconomie plus keynésienne.

Si l'on reprend simplement la définition actuelle du chômage involontaire telle qu'elle apparaît dans le New Palgrave (Taylor 1987), ce serait « *une situation d'excès d'offre de travail au taux de salaire réel courant* ». Mais, dès le chapitre sur la demande effective,

³⁶ Pour une discussion détaillée des différentes définitions du concept de chômage involontaire dans la *Théorie Générale*, voir Dos Santos (1995). Pour une analyse de l'évolution du concept de Keynes à nos jours voir De Vroey (1995).

Keynes effectue un glissement de la définition obscure du chômage involontaire du chapitre deux de la Théorie Générale à ses causes : ce chômage provient d'une insuffisance de la demande. Ainsi, ce qui est le plus intéressant dans le concept de chômage de Keynes, est qu'il se soigne! C'est cette caractéristique essentielle que les modèles néo-keynésiens ont perdue.

Si comme le défend Favereau (1985), Keynes a fini par opter pour un projet pragmatique en privilégiant l'efficacité de son message plutôt que la remise en cause totale de l'économie classique, il aura fait un mauvais choix : ce projet, qui semblait réussi avec la synthèse (le chômage était keynésien mais pas involontaire), a échoué avec les néo-keynésiens pour lesquels le chômage est involontaire (dans un certain sens au moins) mais n'est plus keynésien.

Pourtant le concept même de chômage d'équilibre semble dans les mots si proche de l'équilibre de sous-emploi, que l'on est surpris qu'il soit aussi insensible aux politiques économiques keynésiennes. On a coutume au contraire de le rapprocher du taux de chômage naturel. Par exemple, Cahuc (1993) soutient à partir d'un modèle WS-PS : « *Le niveau d'emploi d'équilibre de ce modèle définit un taux de chômage d'équilibre*³⁷. *Suivant la célèbre définition de Friedman, ce taux d'équilibre s'interprète comme un taux de chômage naturel* » (p. 11). Mais, bien que la définition de Friedman, que nous avons rappelée dans la première partie, semble effectivement très proche de celle du chômage d'équilibre, nous pensons que ces deux concepts sont en fait très différents. La différence principale est que, comme nous l'avons dit, il y a un défaut de coopération dans le cas du chômage d'équilibre : « *L'objectif général de ces modèles est en fait de décrire un taux de chômage d'équilibre, qui diffère notablement du taux de chômage naturel des nouveaux classiques puisqu'aucun caractère d'optimalité ne lui est attaché* » (d'Autume 1996, p.17).

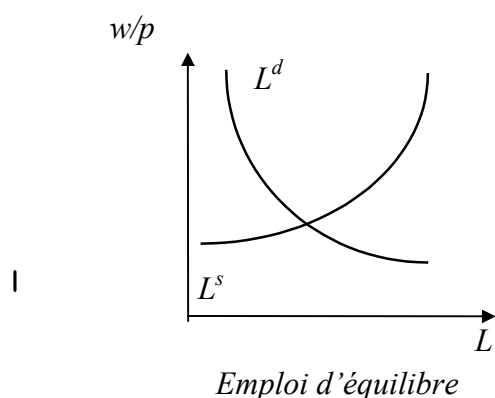
Dans un chapitre intitulé « *Life Among the Econ* », Leijonhufvud (1981) se moque gentiment des économistes, en expliquant qu'ils se divisent en tribus; les deux principales sont les « *micro-econ* » et les « *macro-econ* », qui se différencient très sérieusement par des totems, incroyablement ressemblants. Ce sont pour les deux tribus deux courbes, l'une croissante et l'autre décroissante, mais pour les premiers ce sont des courbes d'offre et de demande tandis que pour les seconds, ce sont les courbes IS et LM.

La recherche élaborée des fondements microéconomiques de la rigidité des prix a conduit les néo-keynésiens à constituer une nouvelle « tribu » dont le totem ne dépareille pas! Finalement, après toutes ces réflexions, entre le totem marshallien du marché du travail et le totem néo-keynésien fondé sur le modèle WS-PS, la ressemblance est tout aussi importante qu'entre la microéconomie et la macroéconomie fondée sur IS-LM.

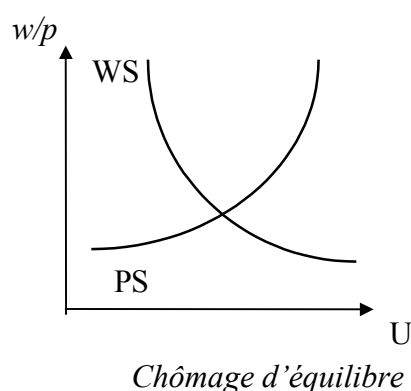
Evidemment, la grande différence réside dans le fait que le premier totem définit un salaire réel et un niveau d'emploi d'équilibre, dans le sens où l'offre de travail égalise la demande alors que le second définit un salaire réel et un taux de chômage d'équilibre, dans le sens où ils résultent de la volonté d'agents décentralisés.

³⁷ La phrase citée est intéressante pour montrer à quel point les néo-keynésiens ont pris l'habitude de travailler avec de nouveaux concepts d'équilibre; Cahuc parle ici d'emploi et de chômage, tous les deux d'équilibre. Cela nous permet de souligner à nouveau que l'équilibre est ici entendu dans sa pure analogie physique (une situation dans laquelle aucun agent n'a intérêt à bouger) et ne correspond évidemment pas à une égalisation de l'offre et de la demande.

Le marché du travail marshallien



WS-PS avec rendements décroissants



Après ce détour par la recherche des fondements microéconomiques de la rigidité des salaires, on peut s'interroger sur ce qui fonde la spécificité keynésienne.

Pour Mankiw, qui a écrit sur la différence entre les « anciens » et les nouveaux keynésiens, elle réside dans la constance à ne pas croire à l'ajustement des marchés (cf. Mankiw 1989). On peut noter pourtant que Friedman avoue ne pas croire non plus aux forces équilibrantes du marché, mais encore moins à la capacité de l'Etat à ne pas empirer les choses (1993 correspondance reproduite in Snowdon et alii p. 195).

« L'ancien keynésien » qu'est Tobin reste très critique face à ces keynésiens nouvelle vague : « Ils acceptent les anticipations rationnelles. De plus, ils acceptent la méthodologie de la théorie des choix et de l'agent représentatif, bien d'avantage que je ne le ferais. Ils acceptent l'idée d'ajustement des marchés beaucoup plus que moi, bien qu'ils la nuancent par la concurrence imparfaite etc. (...) Si je disposais du droit de distribuer le label « keynésien », je ne les autoriserais pas à l'utiliser » (1993 entretien reproduit in Snowdon et alii p.152).

Mankiw (1991) avait cependant devancé la critique : « Pour certains anciens keynésiens, la nouvelle économie keynésienne est difficilement reconnue comme keynésienne. Bien sûr la nouvelle économie keynésienne peut paraître plus proche de l'économie classique de David Hume, ou même de l'économie monétariste de Milton Friedman »(p.2). Il estime en outre que la Théorie Générale est un livre obscur qui a fait son temps. En outre, l'évolution de la macroéconomie keynésienne est telle que selon lui le label même de keynésien engendre plus de confusion qu'autre chose : « On a peut-être besoin d'un nouveau label pour décrire la branche de la macroéconomie qui accepte l'existence de chômage involontaire, la non-neutralité de la monnaie et la rigidité des salaires et des prix. Avant que ce label ne soit trouvé, nous pouvons dire tranquillement que l'économie keynésienne est en vie et se porte bien ». (p.10)

Conclusion

A l'issue de cette analyse, on ne peut que s'étonner de la satisfaction éprouvée par certains néo-keynésiens concernant l'évolution de leur courant : Mankiw et Romer (1991, p.15) concluent leur article en soutenant que « *l'affirmation des nouveaux classiques selon laquelle le postulat keynésien de rigidités nominales n'avait pas de fondements théoriques a été réfutée* ». Cet avis n'est pas partagé par tous; Blanchard (1992) est amer : « *Nous avons construit beaucoup trop de monstres mais obtenus peu de résultats intéressants* ». Il souligne que cette quête « *quasi religieuse* » de fondements microéconomiques a conduit à une ribambelle d'explications différentes des rigidités des salaires et des prix sans qu'on puisse aucunement les classer par ordre d'importance théorique ni même de pertinence empirique.

En 1983, Leijonhufvud écrivait : « *L'économie keynésienne s'était habituée au statut de courant principal. Aujourd'hui, la nouvelle génération de macroéconomistes et d'économètres la considèrent seulement comme le bras mort d'une rivière, tandis qu'elle regarde le Monétarisme comme un système de canaux navigables, et qu'elle éprouve la sensation de bouillonnement des eaux tumultueuses dans les rapides, techniquement exigeants, des anticipations rationnelles. Le vieux keynésien que je suis pense que le chenal principal est encore là où il a toujours été. Il s'est cependant envasé; il est obstrué par l'accumulation de débris; on doit donc le draguer et le nettoyer avant qu'un trafic important ne l'emprunte à nouveau* » (p. 156).

Les néo-keynésiens, trop occupés par la recherche des fondements microéconomiques de la rigidité des salaires, ne se sont apparemment pas rendu compte qu'ils n'exécutaient pas leur propre projet qui consistait à fonder les rigidités nominales de salaires, ni même qu'ils étaient partis sur un projet qui n'était pas celui de Keynes. Ils n'ont donc pas beaucoup « nettoyé » comme l'espérait Leijonhufud le « chenal principal » que constitue encore selon lui l'économie keynésienne.

Bien avant l'évolution de la microéconomie, en 1976, il écrivait : « *Les théoriciens de l'équilibre général mathématique disposent d'un ensemble impressionnant de techniques éprouvées pour modéliser des systèmes qui fonctionnent toujours bien. Les économistes keynésiens ont l'habitude de modéliser des systèmes qui ne fonctionnent jamais. Mais jusqu'à maintenant, personne ne dispose d'une recette qui permette de modéliser des systèmes qui fonctionnent assez bien la plupart du temps, mais parfois très mal lorsqu'il s'agit de la coordination d'activités économiques.* » (Leijonhufvud 1976 p.103).

Ceux que nous appelons les « nouveaux keynésiens » tentent précisément de relever ce défi. Préoccupés par la nécessité de donner des fondements macroéconomiques à la microéconomie, tout autant que des fondements microéconomiques de la macroéconomie, ils cherchent à analyser les implications sur le comportement des agents individuels des problèmes de coordination.

Documents de recherche EPEE

2002

- 02 - 01 **Inflation, salaires et SMIC: quelles relations?**
Yannick L'HORTY & Christophe RAULT
- 02 - 02 **Le paradoxe de la productivité**
Nathalie GREENAN & Yannick L'HORTY
- 02 - 03 **35 heures et inégalités**
Fabrice GILLES & Yannick L'HORTY
- 02 - 04 **Droits connexes, transferts sociaux locaux et retour à l'emploi**
Denis ANNE & Yannick L'HORTY
- 02 - 05 **Animal Spirits with Arbitrarily Small Market Imperfection**
Stefano BOSI, Frédéric DUFOURT & Francesco MAGRIS
- 02 - 06 **Actualité du protectionnisme :
l'exemple des importations américaines d'acier**
Anne HANAUT

2001

- 01 - 01 **Optimal Privatisation Design and Financial Markets**
Stefano BOSI, Guillaume GIRMENS & Michel GUILLARD
- 01 - 02 **Valeurs extrêmes et series temporelles :
application à la finance**
Sanvi AVOUYI-DOVI & Dominique GUEGAN
- 01 - 03 **La convergence structurelle européenne :
rattrapage technologique et commerce intra-branche**
Anne HANAUT & El Mouhoub MOUHOUD
- 01 - 04 **Incitations et transitions sur le marché du travail :
une analyse des stratégies d'acceptation et des refus d'emploi**
Thierry LAURENT, Yannick L'HORTY, Patrick MAILLE & Jean-François OUVRRARD
- 01 - 05 **La nouvelle économie et le paradoxe de la productivité :
une comparaison France - Etats-Unis**
Fabrice GILLES & Yannick L'HORTY
- 01 - 06 **Time Consistency and Dynamic Democracy**
Toke AIDT & Francesco MAGRIS
- 01 - 07 **Macroeconomic Dynamics**
Stefano BOSI
- 01 - 08 **Règles de politique monétaire en présence d'incertitude :
une synthèse**
Hervé LE BIHAN & Jean-Guillaume SAHUC
- 01 - 09 **Indeterminacy and Endogenous Fluctuations
with Arbitrarily Small Liquidity Constraint**
Stefano BOSI & Francesco MAGRIS
- 01 - 10 **Financial Effects of Privatizing the Production of Investment Goods**
Stefano BOSI & Carine NOURRY

- 01 - 11 **On the Woodford Reinterpretation of the Reichlin OLG Model :
a Reconsideration**
Guido CAZZAVILLAN & Francesco MAGRIS
- 01 - 12 **Mathematics for Economics**
Stefano BOSI
- 01 - 13 **Real Business Cycles and the Animal Spirits Hypothesis
in a Cash-in-Advance Economy**
Jean-Paul BARINCI & Arnaud CHERON
- 01 - 14 **Privatization, International Asset Trade and Financial Markets**
Guillaume GIRMENS
- 01 - 15 **Externalités liées dans leur réduction et recyclage**
Carole CHEVALLIER & Jean DE BEIR
- 01 - 16 **Attitude towards Information and Non-Expected Utility Preferences :
a Characterization by Choice Functions**
Marc-Arthur DIAYE & Jean-Max KOSKIEVIC
- 01 - 17 **Fiscalité de l'épargne en Europe :
une comparaison multi-produits**
Thierry LAURENT & Yannick L'HORTY
- 01 - 18 **Why is French Equilibrium Unemployment so High :
an Estimation of the WS-PS Model**
Yannick L'HORTY & Christophe RAULT
- 01 - 19 **La critique du « système agricole » par Smith**
Daniel DIATKINE
- 01 - 20 **Modèle à Anticipations Rationnelles
de la CONjoncture Simulée : MARCOS**
Pascal JACQUINOT & Ferhat MIHOUBI
- 01 - 21 **Qu'a-t-on appris sur le lien salaire-emploi ?
De l'équilibre de sous emploi au chômage d'équilibre :
la recherche des fondements microéconomiques
de la rigidité des salaires**
Thierry LAURENT & Hélène ZAJDELA
- 01 - 22 **Formation des salaires, ajustements de l'emploi
et politique économique**
Thierry LAURENT

2000

- 00 - 01 **Wealth Distribution and the Big Push**
Zoubir BENHAMOUCHE
- 00 - 02 **Conspicuous Consumption**
Stefano BOSI
- 00 - 03 **Cible d'inflation ou de niveau de prix :
quelle option retenir pour la banque centrale
dans un environnement « nouveau keynésien » ?**
Ludovic AUBERT
- 00 - 04 **Soutien aux bas revenus, réforme du RMI et incitations à l'emploi :
une mise en perspective**
Thierry LAURENT & Yannick L'HORTY
- 00 - 05 **Growth and Inflation in a Monetary « Selling-Cost » Model**

Stefano BOSI & Michel GUILLARD

- 00 - 06 **Monetary Union : a Welfare Based Approach**
Martine CARRE & Fabrice COLLARD
- 00 - 07 **Nouvelle synthèse et politique monétaire**
Michel GUILLARD
- 00 - 08 **Neoclassical Convergence versus Technological Catch-Up :
a Contribution for Reaching a Consensus**
Alain DESDOIGTS
- 00 - 09 **L'impact des signaux de politique monétaire sur la volatilité
intra-journalière du taux de change deutschemark - dollar**
Aurélié BOUBEL, Sébastien LAURENT & Christelle LECOURT
- 00 - 10 **A Note on Growth Cycles**
Stefano BOSI, Matthieu CAILLAT & Matthieu LEPELLEY
- 00 - 11 **Growth Cycles**
Stefano BOSI
- 00 - 12 **Règles monétaires et prévisions d'inflation en économie ouverte**
Michel BOUTILLIER, Michel GUILLARD & Auguste MPACKO PRISO
- 00 - 13 **Long-Run Volatility Dependencies in Intraday Data
and Mixture of Normal Distributions**
Aurélié BOUBEL & Sébastien LAURENT

1999

- 99 - 01 **Liquidity Constraint, Increasing Returns and Endogenous Fluctuations**
Stefano BOSI & Francesco MAGRIS
- 99 - 02 **Le temps partiel dans la perspective des 35 heures**
Yannick L'HORTY & Bénédicte GALTIER
- 99 - 03 **Les causes du chômage en France :
Une ré-estimation du modèle WS - PS**
Yannick L'HORTY & Christophe RAULT
- 99 - 04 **Transaction Costs and Fluctuations in Endogenous Growth**
Stefano BOSI
- 99 - 05 **La monnaie dans les modèles de choix intertemporels :
quelques résultats d'équivalences fonctionnelles**
Michel GUILLARD
- 99 - 06 **Cash-in-Advance, Capital, and Indeterminacy**
Gaetano BLOISE, Stefano BOSI & Francesco MAGRIS
- 99 - 07 **Sunspots, Money and Capital**
Gaetano BLOISE, Stefano BOSI & Francesco MAGRIS
- 99 - 08 **Inter-Jurisdictional Tax Competition in a Federal System
of Overlapping Revenue Maximizing Governments**
Laurent FLOCHEL & Thierry MADIES
- 99 - 09 **Economic Integration and Long-Run Persistence
of the GNP Distribution**
Jérôme GLACHANT & Charles VELLUTINI
- 99 - 10 **Macroéconomie approfondie : croissance endogène**
Jérôme GLACHANT

- 99 - 11 **Growth, Inflation and Indeterminacy in a Monetary « Selling-Cost » Model**
Stefano BOSI & Michel GUILLARD
- 99 - 12 **Règles monétaires, « ciblage » des prévisions et (in)stabilité de l'équilibre macroéconomique**
Michel GUILLARD
- 99 - 13 **Educating Children : a Look at Household Behaviour in Côte d'Ivoire**
Philippe DE VREYER, Sylvie LAMBERT & Thierry MAGNAC
- 99 - 14 **The Permanent Effects of Labour Market Entry in Times of High Aggregate Unemployment**
Philippe DE VREYER, Richard LAYTE, Azhar HUSSAIN & Maarten WOLBERS
- 99 - 15 **Allocating and Funding Universal Service Obligations in a Competitive Network Market**
Philippe CHONE, Laurent FLOCHEL & Anne PERROT
- 99 - 16 **Intégration économique et convergence des revenus dans le modèle néo-classique**
Jérôme GLACHANT & Charles VELLUTINI
- 99 - 17 **Convergence des productivités européennes : réconcilier deux approches de la convergence**
Stéphane ADJEMIAN
- 99 - 18 **Endogenous Business Cycles : Capital-Labor Substitution and Liquidity Constraint**
Stefano BOSI & Francesco MAGRIS
- 99 - 19 **Structure productive et procyclicité de la productivité**
Zoubir BENHAMOUCHE
- 99 - 20 **Intraday Exchange Rate Dynamics and Monetary Policy**
Aurélié BOUBEL & Richard TOPOL

1998

- 98 - 01 **Croissance, inflation et bulles**
Michel GUILLARD
- 98 - 02 **Patterns of Economic Development and the Formation of Clubs**
Alain DESDOIGTS
- 98 - 03 **Is There Enough RD Spending ? A Reexamination of Romer's (1990) Model**
Jérôme GLACHANT
- 98 - 04 **Spécialisation internationale et intégration régionale. L'Argentine et le Mercosur**
Carlos WINOGRAD
- 98 - 05 **Emploi, salaire et coordination des activités**
Thierry LAURENT & Hélène ZAJDELA
- 98 - 06 **Interconnexion de réseaux et charge d'accès : une analyse stratégique**
Laurent FLOCHEL
- 98 - 07 **Coût unitaires et estimation d'un système de demande de travail : théorie et application au cas de Taiwan**
Philippe DE VREYER

- 98 - 08 **Private Information :**
an Argument for a Fixed Exchange Rate System
Ludovic AUBERT & Daniel LASKAR
- 98 - 09 **Le chômage d'équilibre. De quoi parlons nous ?**
Yannick L'HORTY & Florence THIBAUT
- 98 - 10 **Deux études sur le RMI**
Yannick L'HORTY & Antoine PARENT
- 98 - 11 **Substituabilité des hommes aux heures et ralentissement de la productivité ?**
Yannick L'HORTY & Christophe RAULT
- 98 - 12 **De l'équilibre de sous emploi au chômage d'équilibre :**
la recherche des fondements microéconomiques de la rigidité des salaires
Thierry LAURENT & Hélène ZAJDELA